

## **Psyché malmenée**

*ou petite mise au point pour ceux qui disent "on aimerait bien être à votre place!"*

Mercredi 19 novembre, nous sommes toujours à Kabale, ce depuis maintenant 16 jours. La notion du temps commence d'ailleurs à s'obscurcir: 3 semaines ne se sont-elles pas écoulées depuis notre arrivée? Non, 2 seulement!

Si nos états physiologiques s'améliorent, nos états psychiques montrent certains signes de défaillance assez surprenants, parfois préoccupants mais pas vraiment inquiétants. En question se posent notre confiance en nous et notre capacité ou volonté de mener notre voyage à son terme. Nous sommes malmenés par des sentiments contraires, déchirés entre notre objectif d'aller au bout du voyage et un état prégnant de fatigue et de lassitude. Peut-être la possibilité que nous avons d'être rapatriés suite aux maladies dont nous avons soufferts - paludisme et typhoïde-, si elle nous rassure dans un sens, a-t-elle également instillé en nous un sentiment plus fort de nostalgie et ouvert la porte à cette interrogation: et si nous rentrions?

C'est alors la question de notre place -en Afrique ou en France?- qui se pose. Mais la réponse vient très vite, ici nous sommes, ici nous devons être pour huit mois encore. Nos choix sont aussi des contraintes que nous devons accepter et respecter.

Ainsi donc, nous ne rentrons pas mais souffrez que nous nous accordions un moment de "plainte" en listant ces choses que nous manquons:

Des manques culturels, musicaux, cinématographiques, littéraires, plastiques mais aussi et pardon de l'avouer ici, de confort, de nourriture française, d'infrastructures, de choses qui fonctionnent, qui sont fiables, qui répondent, qui réagissent, qui changent.

Des manques affectifs, de nos familles, de nos amis, de nos chats...

Des manques de stimulation intellectuelle, d'information, d'actualité, de conversations différentes, de réactions nouvelles, de questions surprenantes. Car les rencontres elles-mêmes finissent par avoir un aspect routinier, les mêmes discours reviennent depuis des mois, inchangés, en réaction à notre voyage, à nos origines ou à nos choix de vie: pourquoi ce voyage, combien ça coûte, pourquoi l'Afrique, pourquoi le vélo... puis ce sont les sempiternels: ici nous sommes pauvres, l'Afrique c'est dur, que pouvez-vous faire pour m'aider, comment je peux venir en Europe, etc...etc.... Il y a aussi l'idéalisation de l'Occident ou les demandes saugrenues du genre: "tu peux me trouver une femme blanche?".

Le nomadisme également nous pèse, notre capacité d'adaptation aux changements quotidiens bat parfois de l'aile : nouvelles villes, nouveaux villages, les chambres plus ou moins pourries, les rues boueuses après la pluie, les endroits sans eau, sans électricité -encore que quand on est prévenu, on s'accommode- mais aussi et surtout ces villes où l'on espère trouver de quoi recharger les batteries -les nôtres et celles de nos appareils (photos, lampes, mp3, pda)- et où rien ne fonctionne correctement. On vient par exemple de se faire cramer notre chargeur de piles à cause d'une surtension après une coupure de courant.

Puis il y a la question de l'effort physique, surtout la répétition de l'effort physique ; être en sueur, être à bout de souffle, avoir mal aux jambes, avoir mal au dos, avoir mal au cul, choper des furoncles qu'on savait même pas que ça pouvait exister, les fourmillements dans les mains à force de tenir le guidon, charger les vélos le matin, les décharger le soir, porter les bagages dans les chambres, ou monter la tente, plier la tente, gonfler les pneus à 4 bars de pression que les bras vous en tirent de douleur, et puis le relief, des côtes interminables, des descentes avalées en quelques minutes, l'impression de monter toute la journée, les pistes et les routes défoncées, les crevaisons, boire de l'eau tiède voire chaude dans des bouteilles de vélo en plastique, porter un cycliste toute la journée comme on porte une couche culotte, se faire doubler par des gros camions ou des gros 4x4 qui nous frôlent à fond la caisse, manger de la poussière, des

mouches, se prendre des insectes dans la tronche, dans les yeux et puis même des fois, devoir descendre de vélo et pousser tellement ça grimpe ou à cause du sable et plus rare encore, heureusement, se casser la gueule... Ah ça, le vélo c'est pas que du plaisir. Des fois, mon vélo, que je soigne du mieux que je peux, j'en ferai bien une compression à la César! Et je ne parle pas de la remorque, ni de la guitare. Non mais quelle idée brillante j'ai eu de me trimballer une gratte... Heureusement que je suis pas pianiste! Enfin, passons.

Pour vous exposer plus clairement les choses, pour rejoindre Kabale, dans les montagnes, on a mis plus de 7h pour faire 60km, sur 3 jours! 7h de pédalage réel, je vous dis pas la moyenne et je passe sur les râles, les respirations d'asthmatiques en pleine crise ou le désespoir de constater que non, c'est pas encore le sommet, que ça continue de grimper après le virage. Là, on s'est demandé qui voudrait vraiment être à notre place. Seriez pas nombreux à mon avis. Si vous ajoutez à tout ça, des mômes qui hurlent sur votre passage, qui vous réclament du fric, vous suivent en se foutant de vous ou vous jettent des pierres -ce qui reste assez rare-, vous jugerez de ce qu'on peut avoir envie de faire.

Vous comprendrez ainsi aisément que nous ressentions parfois une certaine forme de solitude. Que le repli sur notre couple puisse parfois nous donner l'impression d'être seuls au monde surtout face à des autochtones qui comprennent difficilement l'objet de ce voyage, ou en proie à une certaine "discrimination" dont nous faisons parfois les frais, tour à tour positive parce qu'obséquieuse ou négative parce qu'irrespectueuse -c'est un sujet sérieux dont nous parlerons sûrement plus longuement un jour prochain-, sous le poids des regards extérieurs qui accentuent toujours notre qualité d'étrangers, des regards qui ne nous quittent pas des yeux quand on mange, quand on s'arrête, quand on pisse, quand on passe.

Et enfin, en vrac, y'a le fait de porter toujours les mêmes fringues, de n'avoir plus rien de nouveau à lire, de se prendre la tête à écrire des récits, des articles, à passer des journées entières dans des cybers pourris, sur des PC préhistoriques avec des connexions à 2 à l'heure pour compresser, classer les photos et expédier tout cela et de voir le site avec au moins 4 mois de retard, d'être ici ou ailleurs témoins de la misère du monde, de la misère de l'Homme, de se savoir en partie responsable et de se croire totalement impuissant à changer les choses, le fait d'être conscient d'être inutile, de n'être que des voyageurs au sein d'un continent qui attend tellement plus, de passer pour le symbole de ce que l'on exècre -c'est à dire la supériorité de l'homme blanc sur l'homme noir, d'être associé à Sarkozy...

C'est pourquoi ces derniers temps, des moments d'exaltation, d'enthousiasme induits par le voyage, par le nouveau, par la découverte, par la beauté des paysages ou des animaux, par le plaisir d'une rencontre forte alternent avec des moments d'incertitude, de doute, de crainte, de ras le bol en considérant les huit mois à venir et tous les kilomètres à parcourir. Allons-nous réussir à les supporter, à les vivre pleinement, à savourer toujours notre précieuse liberté, notre chance exceptionnelle de découvrir et d'aller plus loin dans des contrées qui nous sont encore inconnues? Aurons-nous encore du plaisir en Afrique? Car il est des moments en effet où tout ça, les rencontres, la beauté, la découverte, on s'en fout et tout ce qu'on voudrait, c'est d'être vautré dans son canapé devant sa télé (je sais, c'est un mythe qui s'effondre, les aventuriers sont en manque d'abrutissement télévisuel, c'est lamentable!). Mais encore une fois, c'est une mauvaise période pour nous, et tout ça, c'est une sorte de catharsis pour se libérer un peu du poids de la fatigue sur nos esprits dérangés et repartir les idées plus claires.

Considérez en effet que concrètement, bloqués dans la même chambre depuis 16 jours, on frôle l'ennui (alors qu'on se plaint du nomadisme -je vous le dis moi, ça tourne plus très rond là-dedans-). Et la perspective de reprendre le voyage ne parvient pas à inverser cet état d'esprit. Toutes nos plaintes ne sont que des considérations temporaires, aussi sombres qu'éphémères et l'instant d'après peut paraître plus clair, plus enclin à l'espoir et au désir de se ressaisir, mais ces

idées ont quelque peu la vie dure en ce moment et il nous faut trouver en nous la force de nous dépasser, affronter le défi que nous nous sommes lancés à nous-mêmes. Abandonner, renoncer, rentrer au bercail, ce serait échouer, faire le choix de la facilité devant l'adversité. Et là, plus sérieusement, il n'en est pas question.

Voilà, admettons qu'on y est allé un peu fort mais que ça fait du bien, on avait besoin de se lâcher un peu. Se lâcher dans un sens différent de ce que nous écrivons d'habitude, pas de "le voyage, c'est génial!" mais pour cette fois uniquement (c'est promis) "le voyage, ça fait chier!". Certains traits, vous l'aurez compris, sont un peu exagérés mais ne sont jamais totalement faux. C'est aussi tout cela notre voyage, c'est aussi ça Africavelo! De s'en plaindre un peu nous aura sans doute aider à en retrouver aussi tout l'intérêt et toute la valeur. Car le voyage n'est jamais que la vie elle-même, imparfaite, exigeante, éprouvante et aussi précieuse, surprenante, bouleversante; unique ou multiple, puissions-nous tous en profiter pleinement.

*Florence et Jean-Philippe, Ouganda, novembre 2008*